



Lynda Guillemaud

*Après  
Le Vent  
des Lumières...*

le Sang  
DES  
Lumières

Roman

Lynda Guillemaud

Le Sang des Lumières

*La Révolution fera-t-elle plier l'aristocrate la plus indisciplinée de  
France ?*

© Lynda Guillemaud, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2470-9



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Couverture : Création © Françoise Dupuis-Costard, d'après les tableaux *Fishermen on the coast of the sea* d'Ivan Aïvazovski (1852) et *La Bastille, dans les premiers jours de sa démolition* d'Henri Robert (1789).**

À mon papa,  
qui m'a transmis l'amour des mots bien choisis,  
celui des livres et des vieux gréements,  
ainsi qu'une certaine vision du monde et de la politique.



# **Première époque**

## **Le sang de la Bastille**

### **(1789-1791)**

*« Le sang de la Bastille<sup>1</sup> cria dans toute la France : l'inquiétude auparavant irrésolue se déchargea sur les détentions et le ministère. [...] Ce qui portait l'empreinte de l'esclavage dont on était accablé, frappait plus l'imagination que ce qui menaçait la liberté qu'on n'avait pas ; ce fut le triomphe de la servitude. »*

**Louis-Antoine de Saint-Just**

# Chapitre 1

Depuis le matin, le glas sonnait sans relâche au clocher des églises. Un carrosse richement armorié, mais avec les effets noirs, s'arrêta devant la chapelle du château de Meudon, entre Versailles et Paris. Une dame en grand deuil en descendit, suivie d'un petit garçon de huit ans en uniforme de page de la Maison du Roi.

Elle prit sa main dans la sienne et le fit entrer dans la chapelle, tandis que deux laquais en livrée maintenaient la lourde porte en bois de l'édifice. À l'intérieur, des centaines de bougies éclairaient la nef. Plusieurs personnes se recueillaient en silence, agenouillées sur les prie-Dieu, tandis que d'autres s'inclinaient respectueusement devant un petit cercueil garni de velours blanc et dans lequel reposait le corps embaumé du Dauphin.

De constitution fragile depuis sa naissance, le fils aîné de Louis XVI était tombé gravement malade l'année précédente ; rachitique et bossu, une hanche plus haute que l'autre, il ne se déplaçait plus que soutenu par deux personnes, le torse enfermé dans un corset de fer. Sa mère, Marie-Antoinette, l'avait installé au château de Meudon dans l'espoir de le guérir, mais la tuberculose avait eu raison de lui, le jeudi 4 juin 1789, à une heure du matin.

Impressionné par le teint blafard du visage et la raideur froide du corps, Alexandre de Flogeac ne put s'empêcher de ravalier un sanglot. Il ferma les yeux avec détermination pour ne pas laisser ses larmes couler. Le petit garçon allongé là avait seulement quelques mois de moins que lui et il était mort. Alexandre trouvait cela injuste : le roi avait besoin d'un héritier, le royaume avait besoin d'un Dauphin, alors pourquoi la mort avait-elle pris le petit Louis Joseph Xavier et pas un autre enfant ?

Surtout, il ne pouvait oublier les mois bénis passés avec lui à Versailles, quelques années plus tôt, alors qu'ils n'avaient que quatre ans tous les deux. Le roi avait envoyé la duchesse de Flogeac, sa mère, en mission à Saint-

Domingue et Alexandre était resté en France<sup>2</sup>. Louis XVI lui avait offert sa protection en le nommant dans la Maison du Dauphin. Alexandre était devenu le compagnon de jeu de Louis Joseph Xavier et les deux garçons avaient vite sympathisé. Avec sa santé déjà déclinante, l'héritier du trône était un enfant triste, mais remarquablement intelligent, comme l'était son oncle, dont il portait les prénoms et qui, s'il n'était pas décédé prématurément, aurait dû porter la couronne à la place de Louis XVI... Le destin de la famille royale était-il donc si funeste ?

Éléonore de Flogeac, comtesse de La Ferrière, jeta un coup d'œil à son fils et admira son sang-froid. Elle avait toujours été émue et fière de la prestance de son aîné. Elle retrouvait en lui, au fur et à mesure qu'il grandissait, la personnalité et les traits de son premier mari, Sébastien de Flogeac, assassiné peu avant la naissance du petit garçon. Dernier descendant du duché de Guyenne, Alexandre semblait conscient de sa lourde filiation depuis son plus jeune âge. De sa condition, il avait développé un caractère indépendant que d'aucuns prenaient pour de l'arrogance, mais en lequel sa mère reconnaissait une certaine fierté de gentilhomme que son père avait aussi... et qu'elle ne pouvait pas renier non plus. Alexandre de Flogeac mêlait l'entêtement des Bretons à la détermination des Aquitains.

Cet après-midi-là, elle constatait encore une fois la force de caractère de son fils. Elle savait combien l'annonce de la mort du Dauphin l'avait pourtant affecté. C'était lui qui avait demandé l'autorisation au roi de venir se recueillir devant le cercueil de son ami, avant son inhumation à la nécropole royale de Saint-Denis. Ainsi que l'exigeait l'étiquette, le couple royal avait été écarté des cérémonies de deuil et avait dû regagner Versailles le jour même du décès. Trois jours après, le 7 juin, toute la Cour était venue faire, dans un silence de circonstance, sa révérence de deuil devant la reine, accablée et muette de douleur. Louis XVI, touché par la sollicitude du jeune Flogeac, avait donné son accord. C'était même un baume au cœur des souverains, après avoir subi l'indifférence générale de la Cour et des députés.

Alors que tout un royaume était suspendu à leurs futures décisions, les



États généraux avaient été frappés de paralysie dès le lendemain de la procession inaugurale qui avait défilé dans Versailles devant plus de cinq cent mille spectateurs. Éléonore n'avait pu y assister, clouée au lit après la naissance difficile de son troisième enfant. Le soufflé était retombé dès le discours d'ouverture du ministre Necker. Les députés attendaient des plans, des propositions, des idées neuves : durant trois heures, ils n'avaient eu que des poncifs, des maladresses, des hésitations. Louis XVI avait quitté la salle sous les ovations, mais la déception se lisait sur tous les visages.

Le lendemain, les députés des trois ordres s'étaient néanmoins retrouvés chacun dans leur salle respective : le clergé et la noblesse, moins nombreux, à l'étage, et le Tiers dans la salle principale, seule capable de tous les recevoir. Mais, lorsqu'il avait fallu procéder à la vérification des pouvoirs, afin de s'assurer que chaque représentant était régulièrement élu, tout s'était bloqué. Accepter une vérification par ordre signifiait entériner de fait la délibération par ordre, or le Tiers militait depuis des mois pour que les voix soient comptées par tête. Ce qui n'aurait dû être qu'une formalité était donc devenu une question de principe. Depuis, rien ne s'était passé, en dehors d'échanges polis et courtois, mais toujours stériles, entre les émissaires des différents ordres. Le seul capable de redémarrer la machinerie des États généraux, c'était le roi.

Mais le roi, retiré à Marly avec sa famille, était à mille lieues de ces considérations. Il pleurait son fils qu'il aimait tendrement, refusant de comprendre que la politique devait reprendre ses droits et que le peuple, soumis à une nouvelle disette, ne pouvait admettre une telle inaction. Lorsque le doyen des députés, Jean-Sylvain Bailly, avait de nouveau réclamé une entrevue, quelques jours seulement après la mort du Dauphin, Louis XVI avait refusé avec hauteur, excédé.

— N'y a-t-il donc pas un père parmi ces gens-là ?

Face au corps embaumé de Louis Joseph Xavier, Éléonore ne pouvait s'empêcher d'admettre la cruauté de ces collisions de calendrier. Elle comprenait autant l'exaspération des députés que celle du roi. Pourtant, il allait bien falloir que cette assemblée dont le peuple attendait tant se mit

enfin en branle ! La monarchie, elle, suivait son cours immuable : le dernier fils du couple royal, Louis Charles, âgé de quatre ans, avait endossé le titre de Dauphin de France pour régner un jour sous le nom de Louis XVII.

— Veux-tu rentrer, Alexandre ? murmura Éléonore en se penchant vers son fils qui retenait avec peine ses sanglots.

Le garçonnet hocha la tête et, s'agenouillant une dernière fois devant le cercueil de son royal ami, laissa rouler une unique larme.

\*\*\*

Matthieu de Chaulanges entra en coup de vent dans l'hôtel de Sully, où résidait sa demi-sœur Éléonore. Il y avait pris ses quartiers avec son épouse, Louise, depuis son élection comme député aux États généraux en début d'année.

Il arborait l'uniforme noir imposé aux députés du Tiers État avec une certaine fierté. Comme quelques autres membres de la noblesse, dont le plus célèbre était le marquis de Mirabeau, il avait choisi de représenter le Tiers. Bâtard issu de la liaison du baron de Chaulanges avec une servante, Matthieu avait été légitimé par son père sur son lit de mort. Il était devenu ainsi le frère d'Éléonore et l'héritier du domaine de Keroman, près de Lorient, mais il n'avait jamais oublié ses origines.

— Éléonore, Louise ? où êtes-vous ?

Sa voix de stentor résonna dans l'antichambre dallée de marbre. Sans attendre de réponse, il grimpa vers les étages et traversa les pièces à grandes enjambées, ouvrant les portes, les refermant aussitôt. Il fut rapidement poursuivi par une armée de servantes et de valets qui essayaient vainement d'arrêter ce colosse en pleine santé.

— Monsieur, monsieur ! criait la gouvernante en courant pour le rattraper. Non, pas ici, vous allez réveiller monsieur Vincent...